Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 20 (1887)

Artikel: Les résultats pratiques de la critique

Autor: Astié, J.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379398

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES RÉSULTATS PRATIQUES DE LA CRITIQUE

PAR

J.-F. ASTIÉ

I

Où en sommes-nous en fait de théologie ? La révolution dans laquelle nous sommes incontestablement engagés recule-t-elle ou avance-t-elle ?

A cette question il faut répondre carrément oui et non. Malgré le calme plat du moment, il est aisé, en effet, de constater l'action de deux courants en sens fort contraire. Voici d'abord le piétisme qui, ne pouvant ni mourir ni se transformer, ne sait qu'obstruer la voie. C'est de lui que se réclament, dans nos pays de langue française, les protestants pratiquants qui font de la religion une affaire sérieuse[1]. Pour ce monde-là, il n'y a pas, il ne peut y avoir de théologie. Ces chrétiens

[1] Dans le monde on désigne par le nom de piétistes les protestants religieux en général. Ce mot ne peut ici être pris dans cette acception. Au sein du public religieux on désigne par piétistes des hommes plus zélés qu'avancés, disposés à recevoir, comme la manne, toute idée bizarre de quelque point de l'horizon qu'elle tombe, courant, sans lest et sans boussole, de çà, de là, et s'écriant : Le Christ est ici ! il est là ! croyant toujours avoir infailliblement trouvé la vérité absolue et changeant périodiquement de caprice ; il y a quelques années Pearsall Smith, puis l'armée du Salut, les guérisons par la prière, les cœurs purs... Plus cela change, plus c'est la même chose. Et, grâce à une interprétation

lèvent les épaules et sourient quand vous leur en parlez ; c'est leur façon à eux de paraphraser le mot qui accueillit Luther à son début : querelle de moines ! querelle de moines ! aujourd'hui, on dit de professeurs. Et cependant ne vous y fiez pas. Sous cette confiance apparente se cache la plus absolue des désespérances. Pressez un de ces piétistes sobres d'esprit, ayant l'œil ouvert sur l'état des intelligences, et demandez-lui s'il espère donc réussir à ramener le monde à son système, à sa dogmatique ? Il vous répondra sans hésiter que non ; mais il ajoutera : le retour du Christ est à la porte ; le Seigneur va venir pour gouverner ses ennemis avec un sceptre de fer. Ces espérances d'un royaume des cieux à la Mahomet sont le dernier mot de l'école. C'est l'illusion que n'ont cessé de nourrir, à partir des premiers disciples jusqu'à aujourd'hui, les vaincus de tous les partis. Ce fut aussi le rêve de Port-royal finissant. La veille du jour où le grand roi allait faire jeter les corps de ces messieurs à la voirie, on consultait les prophéties pour y découvrir la date exacte du rétablissement des juifs ; on se promettait l'avènement d'un bon pape qui ferait triompher la bonne cause ; on faisait des miracles ; on insinuait que « les incrédules qui niaient les miracles du diacre Pâris, ou qui les expliquaient par des raisons naturelles, seraient amenés désormais à nier ou à expliquer pareillement ceux de Jésus-Christ. » Les mêmes sentiments se font jour dans nos cercles piétistes. Rapprochant les miracles de Lourdes et de la Salette de ceux qu'on préconise soi-même, on voit dans la circonstance que Dieu accomplit aussi des miracles chez les protestants la preuve manifeste que c'est par cette méthode qu'il entend sauver son église. Cela ne se dit pas seulement, cela s'imprime.

tout à fait arbitraire et fantastique, la Bible et Dieu sont rendus solidaires de ces agitations maladives. Bien des personnes déplorent tous ces travers, exactement comme beaucoup d'excellents catholiques déplorent les pèlerinages de Lourdes et de La Salette. Mais comme tout cela passe pour l'opinion la plus pieuse, on garde le silence. C'est donc à juste titre qu'on peut rendre solidaire de cette agitation stérile le public religieux qui, par son attitude, laisse prendre la tête à sa queue.

Ainsi semble vouloir finir parmi nous le Réveil du commencement de ce siècle. En comptant sur le retour du Seigneur pour leur donner la victoire, nos piétistes montrent bien ce qu'ils sont : une fin et non un commencement ; leurs faits et gestes sont les dernières convulsions de la théologie antérieure à Schleiermacher. Un homme d'un grand bon sens pratique, témoin de toutes ces extravagances dans une ville de laquelle on pouvait attendre mieux, où les idées les plus bizarres, anglaises, américaines et même australiennes, s'abattent tour à tour, fermentent et prennent leurs ébats, peignait d'un mot l'état psychologique : il y a une douzaine de personnes qui se convertissent tous les automnes et qui éprouvent le besoin de faire part de l'événement au monde entier. C'est le cas de répéter les réflexions de Sainte-Beuve au sujet des mêmes aberrations parmi les exaltés de Port-royal en ruine : « Tout ce qui a vécu et brillé ici-bas est sujet à la corruption. Ce qui a été chair devient sujet aux vers. Ce qui a été grandeur plus ou moins véritable devient matière à déclamation, sert de prétexte à la phrase, cet autre ver qui enfle et qui ronge. Ce qui a été croyance et foi au sein de la persécution, devient aisément à la longue endurcissement, rétrécissement, opiniâtreté, fanatisme, fétichisme. Il vient un moment où l'esprit qui avait animé les choses et les personnes, quitte sa dépouille et remonte. » Des églises qui en sont là n'ont plus qu'à se débander et à laisser leurs membres s'enrôler dans l'armée du Salut. C'est bien le dernier mot du piétisme anglais et continental : ayant perdu le secret de s'adresser au cœur, à la conscience, à l'esprit, il ne reste plus qu'à parler aux yeux et aux oreilles, à la chair, exactement comme les dramaturges et les romanciers modernes. Nous touchons aux jours que le père de tous les Bost entrevoyait déjà en 1827 : « Le ministre du Seigneur, devenu peu à peu une espèce de machine à conversions, même comme machine ne vaudra bientôt plus rien... Soumettant les hommes au joug de votre école, ou leur donnant une manivelle pour en jouer les airs sans en avoir la vie, vous ne produirez que des reflets de reflets qui iront toujours en dépérissant. Vous êtes déjà moins

que vos maîtres, et, si Dieu n'y met la main, les enfants de vos enfants ne seront plus que des spectres... [1] »

Voilà l'avenir que l'extrême droite promet à la théologie. Nous ne nous arrêterons pas à interroger l'extrême gauche. La débandade est complète, le sauve-qui-peut général ; c'est à qui se réfugiera, qui dans la politique, qui dans la magistrature ou dans l'instruction.

Restent les centres. Le centre droit n'est au fond que l'organe des piétistes raisonnables, désavouant in petto beaucoup d'extravagances, mais se gardant bien de le dire trop haut, de peur de choquer une infime minorité ardente et bruyante. Eux aussi sont antérieurs à Schleiermacher : ils ne travaillent qu'à la restauration de la théologie du passé, qu'ils comptent mettre au point pour ne pas trop heurter les goûts du jour. Ils jurent à tout propos leurs grands dieux qu'ils ont renoncé à la théorie de l'inspiration plénière, mais ils la pratiquent journellement, dans leurs enseignements, dans leur dogmatique. Ils ont beau s'en défendre : au fond ils croient à une dogmatique inspirée ; l'histoire des dogmes n'existe pas pour eux ; ils en sont encore à cette notion populaire de la révélation, en vertu de laquelle les faits et gestes, les pensées, les fantaisies et les caprices de tous les hommes dont il est question dans l'Ancien, comme dans le Nouveau Testament, seraient les articles d'un code définitif, autant de paragraphes d'une dogmatique de droit divin et éternelle. Tous ces savants, ces professeurs, ces docteurs qui ont la face tournée vers le passé, ont besoin d'être envoyés à l'école de Rothe. Quand est-ce qu'ils y puiseront une flexibilité suffisante pour passer du régime de la lettre qui tue à celui de l'esprit qui vivifie ?

« La Bible, dit Rothe, n'est pas un livre absolument à l'abri de toute erreur, mais elle est un instrument parfaitement suffisant pour arriver à une connaissance infaillible de la révélation, puisqu'elle possède tous les moyens nécessaires pour se corriger elle-même. Telle est la vraie infaillibilité de la Bible,

[1] *Christianisme et théologie* ou Pensées d'un solitaire sur quelques-unes des formes que peut revêtir le christianisme, par A. Bost, ministre du Saint Évangile. Genève 1827.

comme Schleiermacher, Lange, Martensen, l'ont déjà fait voir, en disant que l'infaillibilité de la Bible repose sur l'effet d'ensemble qu'elle produit en tant qu'elle se corrige elle-même dans les détails. Ce qu'il y a d'infaillible, c'est, en réalité, l'Ecriture comprise par l'Ecriture et dans l'esprit de l'Ecriture. Le texte qui nous est immédiatement donné n'est pas infaillible, mais nous sommes appelés à le rendre tel par une étude incessante, infatigable de la Bible, en y comprenant expressément la critique historique. La tâche est rude sans doute, mais c'est celle du protestantisme vrai et authentique, ou, qui plus est, c'est la seule méthode digne de l'homme et, par conséquant, de Dieu...

L'infaillibilité de la Bible n'étant que relative, sa valeur normative ne saurait être absolue dans les choses religieuses. En dépit de leur théorie, les défenseurs les plus intrépides de l'inspiration plénière ne l'ont jamais entendu autrement dans la pratique. Elle ne peut faire autorité qu'en ce qui concerne la révélation dont elle est le document. La théologie biblique est justement appelée à faire la séparation entre ce qui appartient à la révélation et ce qui lui est étranger. Pour ce qui est de l'enseignement, il ne fait règle que quand il provient expressément et directement de l'inspiration... Ce n'est le cas ni de la cosmogonie mosaïque, ni de l'explication sur l'origine du péché, ni des récits historiques en général, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament; ni de ce qui chez les auteurs implique la réflexion individuelle, et peut être considéré comme le produit de l'étude scientifique. Tous ces éléments-là peuvent être d'une grande valeur, mais ils sont déjà le commencement de la théologie proprement dite. Nous avons donc à user de beaucoup de réserve à l'égard des théories *particulières* de saint Jean et de saint Paul ; jamais, du reste, les auteurs qui ont obtenu à grand'peine ces théories ne les donnent comme faisant autorité pour d'autres. Ce n'est qu'en prenant cette liberté à l'égard de la sainte Ecriture qu'on peut se mettre à l'abri d'une exégèse qui ne sait que la tordre. »

Ces explications et ces réserves n'empêchent pas Rothe d'ajouter : « En revanche, la Bible a bien une autorité nor-

mative, seule elle peut décider ce qu'il est nécessaire de savoir pour être sauvé; mais elle le fait tout autrement que ne l'imaginait l'ancienne théologie, qui faisait consister le savoir salutaire dans la connaissance exacte d'une doctrine religieuse précise. Dieu soit loué, la Bible est mieux qu'un catéchisme ou qu'une dogmatique. Il faut nous y habituer; ce n'est pas un système dogmatique qu'elle entend dérouler à nos yeux; mais un monde nouveau dans lequel nous contemplons Dieu, se mouvant et vivant. Nous pouvons adopter à cet égard la belle parole d'Adolphe Monod : L'Ecriture sainte, c'est le ciel parlé sur la terre. Jésus est si peu un prédicateur, comme on se l'imagine volontiers, que lorsqu'il prononce des maximes comme le sermon sur la montagne, il leur enlève le caractère didactique et doctrinal, au moyen de l'ardeur de ses sentiments. Tout dans le document de la révélation est informe et fragmentaire, cela aussi est providentiel, s'il y a quelque chose qui le soit. Dieu a voulu nous mettre en demeure de nous approprier un tableau de la révélation à la suite d'une sérieuse application du cœur... »

Et le centre gauche? Hélas! il a exactement le même sort que son homonyme en politique. La France est centre gauche, affirment à l'envi les personnes libérales et instruites qui la connaissent, et cependant cette tendance n'est pas représentée à la Chambre. Il n'en est pas autrement en théologie. Quiconque fait de la théologie d'une manière indépendante appartient au centre gauche. On travaille, on avance; c'est bien là que se trouve un certain mouvement de pensée chez quelques-uns. Le progrès est tellement manifeste que déjà on n'est plus compris de la foule, sur laquelle on perd toute action. Disons-le sans ambages, un abîme, qui tend chaque jour à se creuser, sépare les hommes du centre gauche, qui ont continué à travailler, des troupeaux tenus dans une complète ignorance des résultats incontestables acquis par la critique la plus modérée. De là le calme plat et le silence. On n'ouvre pas la bouche, parce qu'on est sûr de ne pas être compris. Et voilà comment nous sommes exposés au plus grand des périls, à l'hérésie la plus contraire à l'esprit du christianisme : si nous n'y prenons

garde, si les langues ne finissent pas par se délier pour parler clair et net ; si l'on s'obstine à professer sans pratiquer, nous irons tous échouer sur le récif des deux doctrines : la doctrine publique et officielle et la doctrine secrète qu'on n'expose qu'entre amis, sous le manteau de la cheminée. Est-il bien sûr que personne n'ait rien à se reprocher à cet égard ? Ne trouvent-elles pas peut-être de l'écho dans plus d'un cœur, les paroles de saint Paul, reprenant vertement saint Pierre, qui ne marchait pas de droit pied : *Si toi, qui es juif, vis comme les gentils, et non pas comme les juifs, pourquoi contrains-tu les gentils à judaïser ?* On est prudent par tempérament, c'est entendu ; mais est-ce une raison pour désavouer le voisin imprudent qui s'est compromis en faisant hardiment ce qu'on était soi-même appelé à faire mieux que lui ? On ne doit pas porter la nouvelle théologie en chaire, cela va de soi, pas plus que l'ancienne. Mais au moins faudrait-il s'arranger toujours de façon à parler du point de vue de sa théologie, en prenant bien garde de ne pas renier en public ce qu'on professe au besoin entre intimes.

Vous en parlez à votre aise, dira-t-on sans doute. Comment pourrait-il être question d'exposer les résultats de la critique biblique devant les troupeaux ? Mais la témérité que vous nous conseillez là aurait pour résultat immanquable de faire vider nos églises, qui ne sont pas déjà trop pleines. C'est tout au plus si nous réussirons à attirer quelques incrédules ou quelques indifférents qui prendraient un malin plaisir à venir voir comment nous scandalisons nos fidèles, qui s'empresseraient de s'enfuir. Nous ne pourrions ouvrir la bouche sans être exposés à ébranler la foi des âmes pieuses qui nous suivent. Dès que nous entreprendrions de les éclairer, nos troupeaux s'écrieraient que nous leur enlevons leurs convictions.

C'est bien là la position tragique dans laquelle nous nous trouvons. Faut-il couper le nœud gordien ou essayer de le dénouer ? Chacun ici doit consulter sa position et son caractère. Mais une chose demeure bien certaine : il ne peut être question de s'endormir sur l'oreiller de paresse des deux doctrines. Le réveil serait terrible. Il est quelque chose de

plus grave que tous les scandales : c'est la révolution du mépris. Tout se sait de nos jours ; une réserve mentale constatée sur un seul point en ferait soupçonner cent autres. Et si l'on venait à pouvoir dire que les ministres protestants ne croient pas ce qu'ils prêchent et ne prêchent pas ce qu'ils croient, leur mission serait terminée.

Quiconque ne veut pas abdiquer misérablement est donc mis en demeure d'examiner, au plus près de sa conscience, ce qu'il doit faire. Notre position est infiniment plus délicate qu'au seizième siècle. Nos pères n'eurent qu'à substituer une autorité à l'autre : l'infaillibilité de la Bible à celle de l'Eglise. Aujourd'hui le monde religieux n'est pas moins avide d'infaillibilité matérielle et extérieure qu'à la Réformation : seulement le charme est rompu ; nous ne pouvons plus servir notre public au gré de ses désirs. Jusqu'à présent on n'a pas vu d'Eglise sans infaillibilité ; reste à savoir si nous réussirons à grouper encore des croyants autour d'un autre drapeau. C'est là la crise du spiritualisme chrétien ; puisse-t-elle devenir aiguë ; elle sera alors moins funeste qu'une maladie de langueur. Ayons foi au peuple chrétien ; il vaut infiniment mieux que les théologiens diplomates, que tous les chefs de file opportunistes qui le calomnient pour se justifier de maintenir la conspiration du silence. Déclarons aux fidèles les plus ombrageux que leurs besoins religieux sont légitimes ; qu'ils ont incontestablement raison dans leurs meilleures aspirations ; mais disons-leur aussi, en toute franchise, que leur foi se paye de mots et est trop souvent assise sur le sable mouvant des opinions humaines ; aspirons à établir leurs convictions sur Christ, le rocher des siècles. Montrons aux plus alarmés, par notre vie, notre dévouement, que nous partageons leurs espérances ; faisons-leur comprendre que, bien loin de vouloir ébranler leur foi, nous aspirons à l'établir sur des bases plus solides. Prenons-les par la main, en les engageant à laisser les béquilles de la tradition, pour marcher d'un pas joyeux, ferme, assuré, dans les voies du spiritualisme chrétien, comme il convient à de vrais protestants, c'est-à-dire à des hommes parvenus à l'âge de majorité en religion. Nous en convenons sans

peine, l'entreprise peut être, dans certains cas, périlleuse. Un homme qui se croira très orthodoxe, parce qu'il sera d'une ignorance exemplaire, pourvu d'un esprit très étroit, de beaucoup de zèle sans connaissance et d'une langue d'aspic, pourra mettre tout en danger. Il faut des ménagements, de la prudence, de la sagesse ; mais ces précautions ne doivent pas nous faire oublier la foi en l'efficacité de la vérité. Agissons à l'égard de nos protestants catholiques comme nous le faisons à l'égard des catholiques romains. Nul ne se laisse arrêter par la crainte d'ébranler leur foi en la dégageant des superstitions qui l'obscurcissent.

C'est donc une affaire entendue : qu'on use de précautions, qu'on y mette toute la prudence, la délicatesse possibles ; qu'on évite une révolution pour procéder par évolution, nous en sommes ; qu'on ne hâte pas mal à propos les temps en entretenant certaines personnes de problèmes hors de leur portée, cela va de soi ; qu'on procède lentement, avec mesure, nous en tombons d'accord ; qu'on insiste sur l'élément positif avant de renverser l'erreur, nous n'avons rien à objecter ; nous admettons la nécessité de recourir à toutes les précautions imaginables, mais à une condition, c'est qu'on en use largement pour avancer, pour éclairer les fidèles, au lieu d'y faire appel comme à un prétexte, à un épouvantail pour reculer devant l'accomplissement d'un devoir sacré, pressant. Le malentendu qui existe entre le clergé éclairé et les fidèles ne saurait devenir définitif : l'Eglise, toujours plus privée d'esprits intelligents, de prophètes dévoués, spirituels, tomberait entre les mains des rhéteurs, des fanatiques à froid et d'un gouvernement de curés.

Déjà dans la famille, alors que nous nous adressons à nos jeunes enfants, prenons garde de ne pas leur donner comme de l'histoire ce qui à nos yeux n'est que de la légende. Ce sera le moyen de prévenir l'avortement de tant d'éducations piétistes faites en serre chaude, dont tout le monde déplore les résultats. Veillez sur les instructions des écoles du dimanche, — où l'on s'obstine à traiter la Bible comme une dogmatique divine pleinement inspirée, — afin qu'elles ne deviennent pas

des pépinières d'athées ; gagnez vos catéchumènes à la religion, en leur présentant l'Evangile sous la forme la plus élémentaire, la plus pratique et la plus personnelle, en vous gardant avec soin de le rendre en rien solidaire des systèmes, des dogmes que la raison humaine des siècles passés a été amenée à formuler à son occasion. C'est là l'unique moyen d'inspirer à la jeunesse une piété réelle et efficace, indépendante des théories, qui pourra se maintenir au contact des idées scientifiques d'un ordre quelconque. En agissant ainsi, vous ne retiendrez pas seulement ceux qui viennent tout naturellement à vous, vous attirerez quelques-uns de ceux qui se tiennent à l'écart.

On se complaît parfois à dire : Mais voyez, ces méthodes que vous dénoncez comme surannées ne sont pourtant pas sans nous procurer des auditeurs. — Mais savez-vous combien elles en éloignent? Avez-vous compté les âmes ayant des besoins religieux qui se tiennent loin de vos cercles étroits où toute idée raisonnable devient suspecte, tandis que les vues les plus fantastiques font prime et accaparent l'attention des admirateurs? Ignorez-vous que plus d'un jeune homme instruit a cherché, de la meilleure foi du monde, à vous suivre pour s'éclairer et fortifier sa foi, mais qu'il n'a pu y tenir, repoussé par vos vaines redites, sans sel et sans portée?

L'impiété de notre génération ne tient-elle pas en bonne partie au divorce flagrant qui s'est établi en religion entre le fond et la forme, entre le dogme et la morale? Les besoins religieux sont intacts dans le cœur humain ; avant de proclamer celui-ci irrémédiablement impie, tâchez de lui présenter l'Évangile éternel dans sa fraîcheur primitive, en répudiant les interprétations bizarres, les dogmes juifs ou païens, toute une enveloppe traditionnelle qui allait à merveille à son jour et à son heure, mais qui actuellement risque de n'être tenue par les hommes intelligents que pour une chrysalide dès longtemps abandonnée par son hôte ailé.

Citons un exemple saisissant. Sur la question capitale de l'avenir, l'eschatologie piétiste en est encore au matérialisme de Tertullien. On nous parle d'une résurrection de la chair. par où il faudrait entendre la revivification du corps actuel,

qui reparaîtrait physiquement, chimiquement le même dans le corps glorifié. Rien d'étonnant que l'homme quelque peu instruit se détourne des idées religieuses en branlant la tête à l'ouïe de telles théories. Elles rappellent à la lettre la piété touchante de cette brave négresse de Charleston qui, au plus fort du tremblement de terre, court à sa lampe, la remplit d'huile, l'allume pour ne pas être parmi les vierges folles, et s'écrie ensuite, toute triomphante d'être en règle : Seigneur Jésus, tu peux venir ! je veille, j'attends l'époux ! En Angleterre, dans le monde religieux éclairé, ces idées-là, sur lesquelles vit notre peuple, sont traitées d'eschatologie des reliques, des os secs et des cimetières. Revenez à saint Paul, présentez l'esprit comme un agent vivant appelé à se donner, suivant les temps et les économies, un corps toujours plus adéquat, et vous verrez si notre génération est aussi ardente à se précipiter dans le néant que vous le prétendez. Il se pourrait qu'elle fût simplement effarouchée par les fables que vous vous bornez à répéter depuis des siècles, sans jamais songer à les contrôler à la lumière de l'Évangile, tout en vous donnant pour bibliques par excellence.

II

A quel propos ce programme ? D'où viennent ces exhortations véhémentes ? — Ce programme m'a été inspiré par l'ouvrage que j'annonce[1] : l'auteur l'a suivi à la lettre ; ces exhortations se sont tout naturellement pressées sous ma plume à la vue du courage, de l'indépendance d'Eugène Le Savoureux, qui a écrit, qui a parlé, qui a pratiqué ce qu'il croyait. Quel contraste avec la prudence, le mutisme d'hommes qui en savent tout aussi long que lui, mais qui se gardent bien de penser tout haut ! Oui, nous avons dans notre auteur l'exemple trop rare d'un homme qui, parti des rangs du dogmatisme le plus racorni, du sein même de cette école dont Bost tirait si bien l'horoscope en 1827, est arrivé, à travers la bonne et à

[1] Cet article forme la préface d'un volume qui paraît en ce moment : *Etudes historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament*, par E. Le Savoureux, pasteur.

travers la mauvaise fortune, au spiritualisme le plus franc, lui permettant de sauver la foi de son enfance, sans être obligé de renier la science acquise dans son âge mûr. Le cas est vraiment trop original pour qu'il soit possible de résister à la tentation de retracer les principaux traits de cette vie assez agitée.

Eugène Le Savoureux naquit à Paimbœuf (Loire-Inférieure), le 2 novembre 1821. Le douzième enfant d'une famille de marins, il perd son père à l'âge de trois ans et plus tard le dernier de ses frères, qui avait embrassé la carrière du père. On rêve de scènes poignantes, comme celles si bien racontées dans *Pêcheur d'Islande*, qui auront peu à peu dépeuplé ce foyer. Ne voulant pas se séparer de son Benjamin, la pauvre veuve lui donne le premier métier venu, qui aura du moins l'avantage de le retenir près d'elle. Mais le jeune Breton trouve trop monotones et trop ennuyeuses les occupations que la sollicitude maternelle lui a procurées. Il prend la fuite, ses effets noués dans un mouchoir et avec moins de trois écus de cinq francs dans la poche. Cette robinsonnade décida de l'avenir de Le Savoureux. Il avait à un haut degré les qualités et les défauts d'un Breton qu'aucune discipline n'a dompté : gai et colère, railleur et entier, plein d'élan et de faiblesse, violent et mystique. Ce qui dominait dans cette âme sans direction, c'était une profonde piété. Il était fervent catholique : il y avait en lui une lutte continuelle entre les instincts de son tempérament et les aspirations idéales de sa volonté. Après chaque défaillance, l'esprit se retournait contre le corps : les macérations, les jeûnes, les coups de discipline ne parvenaient pas à rendre la paix à son cœur.

Ainsi préparé, Le Savoureux entre un soir par désœuvrement dans une salle de conférence à Bordeaux. Le docteur Malan, le prédicateur itinérant de ce temps-là, à la fois autoritaire et tendre, à l'éloquence incisive, caressante et populaire, prêchait ce soir-là sur la « sanctification par la foi. » Le cœur du jeune Le Savoureux fut touché ; une profonde révolution morale s'accomplit en lui ; ayant expérimenté dans le plus profond de son cœur ce que le prédicateur définissait, il passa par une de ces conversions subites, à la saint Paul et

à la saint Augustin. Il serait téméraire de faire une règle, mais les changements ainsi accomplis chez quelqu'un qui a déjà vécu de la vie du monde, ont le grand avantage de tremper le caractère, de donner à la piété ces allures agressives, conquérantes que l'éducation la plus soignée de la famille chrétienne, trop souvent énervante, soit par suite de contrainte, soit par suite de mollesse, est loin de conférer généralement. Quoiqu'un soulagement se fût produit en lui, le jeune homme était encore troublé ; il passa bien des nuits sans sommeil, ne sachant que faire, sans guide et sans consolation. Il eut alors l'heureuse idée de se faire conduire chez le docteur Malan. C'est là qu'il trouva « la paix » et « l'assurance de son salut, » pour employer deux expressions chères au dernier prédestinatien genevois qui, dans ses ardeurs logiques, trouvait moyen de forcer la note encore plus que Jean Calvin son maître. L'ardent apôtre fut un père pour le jeune Breton : à partir de ce moment il ne cessa d'appeler Eugène Le Savoureux son « fils en la foi. »

Né à une vie nouvelle, le jeune apprenti sentit s'éveiller en lui le goût de l'étude. Dans le cabinet où le docteur Malan recevait, se trouvait un livre ouvert dont les caractères étranges intriguaient fort le jeune homme. « Que désirez-vous faire, lui demanda un jour le pasteur. » — « Je voudrais bien savoir lire dans ce livre, » répondit Le Savoureux. Or le livre en question était une bible hébraïque. Mais l'ardent néophyte avait encore fort à faire pour devenir un hébraïsant : il savait à peine écrire lisiblement ; il devait apprendre l'orthographe et le français. Après quelques études préparatoires, Le Savoureux se rendit à Genève pour étudier la théologie à l'école de l'Oratoire récemment fondée. C'est là qu'il se développa dans le cercle du docteur Malan, de sa fille Henriette qui savait apporter dans ses relations avec le jeune Français, dans ses conseils, ses exhortations et ses gronderies même, autant de tact que de sollicitude. Il fut bientôt sur le pied de familiarité avec son professeur d'hébreu, Henri de Laharpe ; ils vivaient sous le même toit, dans la même pension. Cet homme qui était, ou affectait, nous dit-on, d'être désabusé de tout, écrivait à Le Savoureux, trente ans plus tard : « Vous savez qu'il y a

des gens et des choses qu'on oublie ; mais il y en a d'autres qu'on n'oublie jamais. Pour moi vous êtes de ceux-là. » Mais l'étoile polaire de Le Savoureux à Genève fut toujours le docteur Malan déjà sur l'âge. Fidèle et reconnaissant, Eugène Le Savoureux se faisait toujours remarquer à sa place, au premier rang, dans la charmante chapelle des Eaux-Vives qui était alors loin d'avoir la vogue comme dans les premiers jours du Réveil. C'est en vain que le touriste écossais chercherait, parmi les édifices religieux de la Genève d'aujourd'hui, l'église de Malan, toujours plus populaire en Angleterre que dans son propre pays. Le bon docteur a pris soin de la faire démolir, dès qu'il n'a plus pu y prêcher, cette célèbre chapelle du *Témoignage*, sise au *Pré Béni*, afin, — ô naïve assurance de ces jours de dogmatisme à outrance si loin de nous ! — afin qu'elle mourût vierge d'erreur !

Le Savoureux fit à Genève les études qu'on pouvait y faire à cette date. On ne donnait pas de cours de morale, tant on comptait sur la foi pour suppléer à tout. Dans ce milieu éminemment doctrinaire, la dogmatique était représentée par un mathématicien à l'imagination brillante qui exposait longuement une théologie de fantaisie. L'unique ressource était dans le cours de *Symbolique*, dogmatique comparée des diverses confessions, donné par Merle d'Aubigné. Le célèbre historien non plus ne manquait pas d'imagination, comme l'a prouvé « *le jeune littérateur vaudois* » qui était déjà en train de devenir le docte, le consciencieux, l'exact Herminjard, qui trouve moyen de tout savoir et de ne rien oublier[1]. Mais enfin, il fallait bien compter avec les documents écrits, cela rognait les ailes. C'est à ce cours bien fait et substantiel qu'on était redevable de la dogmatique qu'on savait.

[1] Pourquoi faut-il que ce savant homme qui n'est décidément pas de notre temps, s'attarde dans les errements de la petite vitesse, alors que tout marche par des trains-éclairs ? Le beau volume de la *Correspondance des Réformateurs* qui vient de paraître (le 7me) embrasse un peu plus d'une année, *Eheu! Eheu! fugacas labuntur anni*, Monsieur le savant!

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

Essuyez-vous sous la main un couvent de Bénédictins, c'est tout au

En somme, le jeune Le Savoureux quitta la Faculté avec un bagage scientifique assez léger et avec des vues peu larges : l'horizon de Genève, encore peu ètendu, était alors plus étroit qu'aujourd'hui, vers 1840. Le jeune candidat emportait cependant l'essentiel, un zèle brûlant puisé dans un milieu favorable ; une ardeur missionnaire infatigable, le besoin de se dévouer à l'avancement du règne de Dieu.

Pour compléter son instruction, on lui procura une bourse de voyage, et comme c'était alors exclusivement d'Angleterre que venait la lumière, c'est vers ce pays qu'il se dirigea. Ce n'est pas que le futur hébraïsant n'eût quelque velléité de passer le Rhin ; il s'était préparé à la chose en apprenant l'allemand. Mais ses professeurs lui firent *un devoir* de ne pas tarder plus longtemps à entrer dans la « vigne du Seigneur. » La haute Vienne était alors le centre d'un mouvement anti-catholique ; Le Savoureux fut appelé dans les campagnes du Limousin, au poste de Thiat, où il devait passer quatre ans. Ce fut un heureux temps. Pleins d'entrain, animés d'un zèle exemplaire, Le Savoureux et ses jeunes collègues, qui avaient été ses condisciples à l'Oratoire, réveillèrent des communes entières. La paroisse de Villefavard embrassa en masse le protestantisme, chassa le prêtre et convertit l'église en temple. Le Savoureux, à force de zèle, de collectes, de secours, réussit à bâtir un lieu de culte et des écoles. Les liens de l'affection la plus cordiale unissaient ces braves paysans à leur pasteur ; ils lui vouèrent un culte que les années ne refroidirent pas ; après plus de vingt ans de séparation, à la suite d'un deuil cruel, les habitants de Thiat envoyèrent à leur ancien pasteur un touchant témoignage de sympathie. Nous avons oublié de dire que, pendant un court séjour en Saintonge, Le Savoureux avait rencontré une compagne fidèle et dévouée qui le complétait

plus, du train dont vous y allez, si vous laisseriez apercevoir le bout de la carrière à vos nombreux admirateurs! Tout de même les personnes compétentes s'accordent à dire que c'est terriblement bien fait. Quel dommage qu'au lieu d'un monument achevé, la postérité soit condamnée à se contenter d'une colonne brisée, à je ne sais quelle hauteur du sol!!!

bien ; elle lui fut aussi une aide précieuse pour son ministère.

En 1851, le jeune pasteur échangea le poste de Thiat contre celui de Limoges. Le nouveau ministère fut pénible au milieu d'une population malveillante et des tracasseries des autorités. En vue de mettre un terme aux procès et aux condamnations et pour faire rouvrir les écoles, les lieux de culte fermés, Le Savoureux fit plusieurs voyages à Paris, espérant obtenir de l'empereur une audience, toujours promise et toujours ajournée. Il fallut à diverses reprises prendre la besace du collecteur, parcourir pendant des mois l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande pour trouver l'argent nécessaire à des constructions diverses. Le Savoureux mérita de nouveau le titre de constructeur de temples que lui avaient déjà conféré ses paroissiens de Thiat.

Tous ces travaux extérieurs ne faisaient pas perdre de vue l'œuvre proprement spirituelle ; notre ami fut un pasteur infatigable pendant ces onze années qu'il passa à Limoges. Le dimanche, à neuf heures, culte à la maison centrale, dont il fut pendant neuf ans l'aumônier bénévole ; à onze heures, école du dimanche, composée d'autant d'adultes que d'enfants ; à trois heures, grand culte ; à huit heures, grande réunion, explication de la Bible. Pendant tous ces services c'était lui qui, de sa belle voix, entonnait et dirigeait le chant. Rentré à la maison, il faisait souvent la lecture, à haute voix, à sa femme et à ceux de ses enfants qui ne dormaient pas encore.

Ce zèle infatigable ne fut pas sans produire des résultats positifs dont le souvenir longtemps après faisait encore la joie d'Eugène Le Savoureux, d'ailleurs si difficile pour lui-même et pour les autres en matière de statistique religieuse. Deux de ses anciens élèves sont devenus d'actifs et dévoués ministres de l'Evangile. D'autres restés dans la vie civile n'ont cessé de lui attribuer un rôle considérable dans leur culture morale. « Le peu qu'il y a de bon en moi, disait dernièrement une de ses anciennes ouailles, c'est à lui que je le dois. » Bien que le pasteur de Limoges eût à cette époque des opinions dogmatiques très tranchées, son action sur les âmes était surtout morale et même personnelle. Entier, mais sans détours, intransigeant en

morale plus encore qu'en matière de dogme, mais dans les relations sociales causeur plein d'une gaîté non exempte de raillerie ; dans l'activité pratique intolérant comme un apôtre, mais comme homme toujours curieux d'apprendre et d'étendre dans toutes les directions son horizon intellectuel [1] ; jamais en repos avec ses idées parce que, s'il croyait sa foi définitive, il commençait à s'apercevoir que les *raisons* que lui en avaient données ses maîtres n'étaient point inébranlables ; ouvert par suite à la discussion qu'il aimait pour lui-même et qu'il provoquait volontiers chez les autres, il savait être, suivant les circonstances, prédicateur sévère ou simplement honnête homme, et comme ami il put plus d'une fois glisser à propos de bons conseils qui venus du pasteur n'auraient trouvé que des sourds. Aussi est-ce dans cette église, qui fut son œuvre, qu'il a trouvé plus que partout ailleurs de bonnes et solides amitiés qui l'encouragèrent et le soutinrent dans sa difficile mission d'évangéliste au milieu d'une population aveuglément papiste et contre les petites intrigues de ce parti anarchique qu'on retrouve partout, agissant comme un ferment de dissolution au sein de toute société. Il pouvait compter aussi, en partie, sur l'appui moral des directeurs de l'œuvre, qui le considéraient, suivant l'expression d'un des membres du comité de Paris, comme « la cheville ouvrière de l'œuvre d'évangélisation dans le Limousin. » — « Ici tout nous parle de lui » écrivait, à l'occasion de sa mort, le conseil de l'Eglise, dans une lettre collective, pleine de souvenirs émus, adressée à sa famille.

Dès le début de son ministère, en 1845, Le Savoureux avait reçu de précieux témoignages d'intérêt de ses anciens professeurs ; M. Gaussen se chargea de lui exprimer les vœux de ses collègues pour son ministère. « Vous nous avez laissé de bons

[1] Il suivit pendant plusieurs années les cours d'anatomie de l'école préparatoire de médecine, où il avait pour professeur un des chefs les plus ardents du parti clérical. En même temps il s'engageait dans l'étude de Schleiermacher, mais le professeur d'allemand du lycée qui lui prêtait son concours pour la traduction lui ayant avoué qu'il n'y voyait que noir sur blanc, il se mit avec lui à la lecture de Schiller et de Gœthe. Tous les matins d'ailleurs il faisait avec une régularité méthodique ce qu'il appelait sa « tâche, » c'est-à-dire une traduction d'hébreu.

et d'honorables souvenirs, mon cher frère ; nous avons sur vous de précieuses espérances ; et il nous est doux de savoir combien vos affections vous reportent vers nous et vers notre œuvre. »

Cependant on était à la veille d'événements qui allaient troubler l'harmonie des esprits, sinon celle des sentiments et des cœurs, entre les professeurs de Genève et tels de leurs anciens étudiants. « M. Scherer nous est arrivé depuis huit jours, remarquait M. Gaussen dans la même lettre. Il fera par semaine quatre leçons d'exégèse du Nouveau Testament et quatre de l'histoire des dogmes. C'est un homme précieux, par la piété comme par la science. Il nous importait ainsi d'acquérir un jeune homme. Le Seigneur a tout conduit visiblement ici comme ailleurs. »

On sait comment ces belles espérances allaient être déçues : quelques années encore, M. Scherer romprait avec ses collègues et inaugurerait au milieu de nous une ère théologique nouvelle par la publication de ses lettres sur la critique et la foi.

Cette déclaration si nette et si carrée était faite pour plaire à un caractère comme celui de Le Savoureux, d'autant plus que prenant son point de départ dans l'exégèse scientifique de l'Ancien Testament elle rencontrait en lui un esprit spécialement préparé. La crise fut douloureuse : sa solution fut l'activité pratique. Esprit prime-sautier, Le Savoureux vit de bonne heure à quelles conclusions allait entraîner la logique de sa pensée. Trop sincère pour se rejeter dans le parti de l'affirmation « quand même, » il avait été amené à la foi par une crise trop profonde pour consentir à abandonner ce qui était devenu le fondement de sa vie morale, alors que, plus porté à réduire le nombre des dogmes aux besoins de la vie pratique qu'à spéculer sur leur essence, il ne se sentait pas de force à reconstruire après avoir détruit. Habitué à associer étroitement la piété et la moralité au point de ne pouvoir concevoir l'une sans l'autre, il se fit également un devoir de « tenir ferme ce qu'il avait » et d'ajouter la science à la foi. Ce libéralisme croyant, seul compatible avec le ministère évangélique

exercé avec zèle et franchise, le ramena de la *Revue de Strasbourg* à la *Revue chrétienne*, et d'une manière générale il suivit, nous écrit-on, « la voie qu'avait ouverte dès les premiers jours un théologien qui n'était ni l'adversaire ni le disciple de M. Scherer. »

Après une douzaine d'années de séjour à Limoges, Le Savoureux alla s'établir à Royan, « ville de contentement, » pour parler avec son excellente mère, qui aimait à mettre choses et gens en chansons, sans trop se soucier de la rime. Il ne sera pas hors de propos d'en dire un mot, si, comme le prétend Lamartine, il ne s'accomplit rien de grand dans ce monde qu'il n'y ait une femme dans l'affaire. Cette femme forte, qui s'était si bien acquittée de son devoir envers la patrie, était venue, au soir de la vie, battue du vent et de la tempête, se retirer auprès de son fils unique. La fuite d'Eugène l'avait fort inquiétée jadis ; la nouvelle de sa conversion au protestantisme l'avait plongée dans une profonde douleur. Ne sachant entre quelles mains il était tombé, elle avait d'abord écrit rondement au commissaire de police ou au maire de Bordeaux pour le faire rechercher. Dès l'enfance elle avait eu le goût des mesures énergiques, contracté l'habitude de prendre le taureau par les cornes. Très catholique, comme une Bretonne, et de plus fille d'un *chouan*, — à douze ans elle était allée, non sans hardiesse, réclamer son père, sa mère et une tante au tribunal révolutionnaire de Nantes ; et, par son ingénuité, avait obtenu leur mise en liberté ; — elle crut longtemps que son fils était perdu pour elle. Les nouveaux amis d'Eugène Le Savoureux durent lui écrire pour la rassurer. Quand elle le retrouva, respectueux, affectueux, et de plus transformé dans ses manières et son langage, la réconciliation fut complète. Elle conserva jusque sur le lit de mort l'inaltérable gaîté qui l'avait soutenue à travers une longue existence de travail et d'épreuves. Pieuse sans superstition, elle allait le dimanche matin à la messe et l'après-midi elle écoutait avec orgueil son fils « faire son prône. » On sait que sans l'intervention énergique du bouillant Carlstadt, qui était plus qu'un brouillon, — n'en déplaise à tous les moyenneurs, — le luthéranisme, à son début, aurait risqué de

faire halte dans ce compromis. La mère de notre ami fut enterrée catholique : ainsi le voulut son fils respectueux de la foi d'autrui.

Le Savoureux fut moins heureux dans son ministère à Royan que dans les postes antérieurs. C'était non une église, mais un poste d'*évangélisation* au milieu d'une population protestante qu'un comité de Genève s'efforçait de disputer au rationalisme. Un mouvement darbyste, doublé d'un *réveil*, ne tarda pas à se déchaîner non à Royan même, mais dans les campagnes, avec toutes les extravagances qu'engendre le dogmatisme populaire né du biblicisme. Après son départ, les choses allèrent si loin que la police dut s'en mêler. Le darbysme, qui, aujourd'hui, tend à disparaître pour céder la place à d'autres manifestations du même genre, mais d'espèce différente, était alors en ascendant. Il tirait naïvement toutes les conséquences de l'inspiration plénière admise par le public du Réveil. Chaque ignorant, homme ou femme, se proclamait docteur et dogmatisait à perte de vue, tranchant les plus hautes questions au moyen de la traduction de Lausanne et de la *Concordance* des Saintes Ecritures. Eugène Le Savoureux réussit du moins à grouper quelques âmes, pieuses sans pédanterie biblique, dans des réunions privées, où tous étaient égaux comme frères en la foi, mais où le pasteur demeurait le seul docteur.

On a pu espérer un instant que le darbysme rendrait un service spécial au public du Réveil, en l'épurant d'abord et ensuite en lui faisant toucher du doigt les travers de la théorie de l'Évangile-code. Malheureusement le darbysme a échoué comme bien d'autres choses : on n'a su empêcher les gens d'y tomber qu'en laissant libre carrière à leurs fantaisies dans les églises censées non-darbystes. Comment ne serait-il pas à la veille de disparaître comme parti alors qu'il tend à régner en maître dans le camp de ses prétendus adversaires? Le moyen de retenir sur la pente les gens sans culture, alors qu'on leur accorde les prémisses des erreurs dont on prétend les garder? La logique est inévitablement la plus forte, dût-elle conduire à l'absurde. Comme nous le disions au début, l'aile droite du Réveil en est à la dernière phase du piétisme en décadence, au

chiliasme, aux controverses sur les adiaphoras [1], aux guérisons par la prière, aux miracles, etc., etc. Peut-être fallait-il que le « parti des saints » fît ces cruelles expériences pour s'apercevoir qu'il avait tort de tenir en charte privée ces novateurs théologiques, qui au moins lui auraient rendu le service de les préserver de la dissolution par les extravagances. On a trouvé commode de s'incliner devant l'opinion la plus pieuse ; depuis quelques années on commence à moissonner les conséquences résultant d'une piété sans intelligence et d'une foi ayant rompu avec la science. Qu'elle est donc fallacieuse, la prudence si vantée de nos modérés, de nos sages ! Voilà où on aboutit en détournant l'attention du public des questions qu'il faudrait étudier, s'en remettant au temps pour les résoudre !

Au milieu de ces agitations, Le Savoureux travaillait pour l'avenir. Il ne devait pas le faire longtemps en paix. Malgré les devoirs de son ministère, et nous savons s'il les négligeait ! il avait trouvé moyen de consacrer quelque temps à ses chers travaux hébraïques. Les études qu'il publia, en 1866, sur le texte de l'Ancien Testament, et qu'on peut lire dans le présent volume, lui valurent du comité de la Société évangélique qui le soutenait, cette observation *fraternelle*, « qu'il avait été envoyé pour convertir des âmes, non pour écrire des articles. » On lui demanda de remplir un questionnaire imprimé où il devait indiquer en chiffres le nombre des visites par semaine, le nombre des prières, le nombre d'âmes converties, etc., etc. Le Savoureux comprit qu'il n'était pas l'homme d'une pareille entreprise et donna sa démission. La séparation s'accomplit d'ailleurs dans les meilleurs termes.

Il accepta l'appel de la Société évangélique de France. Nommé à Paris en 1867, il n'y fut pas plus heureux. On lui reprochait, par ses études sur l'Ancien Testament, de décourager les souscripteurs. Ses articles aussi inquiétaient les « amis d'Angleterre. »

Le travail et la réflexion avaient apporté plus d'une modification aux idées théologiques de Le Savoureux. Il se faisait un

[1] Ceux qui en pourraient douter n'ont qu'à lire une page sur la *Danse* d'un goût parfait, d'une délicatesse exquise, d'un tact exemplaire. — Cet article topique se lit dans... *Évangile et Liberté* du 19 novembre 1886.

devoir de dire ce qu'il croyait être la vérité. Evitant avec soin de faire de la théologie en chaire, il s'appliquait d'autant plus dans ses leçons d'instruction religieuse à faire profiter la jeunesse des progrès de la science critique, afin de ne pas imposer à la foi des simples un fardeau que lui-même ne voulait plus porter. C'est dans cette pensée qu'il avait institué, pour les membres adultes de son église, à côté des assemblées d'édification, des réunions d'instruction qui se tenaient dans la salle de lecture. Il prenait, par exemple, quelques-uns des *loca probantia* de l'incrédulité voltairienne, le miracle de Josué, l'ânesse de Balaam, le livre de Jonas et cherchait à en faire comprendre le véritable caractère. Cette critique populaire, que l'esprit scientifique et le sentiment religieux maintenaient toujours sérieuse, conduisait naturellement à insister sur la véritable nature de la piété qui consiste essentiellement dans « une vie cachée avec Christ en Dieu. »

Que faisait au fond Le Savoureux ? Il popularisait les résultats auxquels sont arrivés en Allemagne et chez nous les théologiens les moins suspects d'hétérodoxie. Seulement ces hommes éminemment sages, tout en répudiant l'inspiration plénière en théorie, se laissent aller, dans la pratique, à parler comme le peuple et à agir comme s'ils la maintenaient toujours. De là leur bon renom. Devant le public ils parlent ou ils laissent du moins parler comme si tout ce qui est contenu dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament formait le contenu d'une dogmatique éternelle qu'il faut admettre sous peine de faire suspecter sa piété. Le Savoureux dut apprendre à ses dépens qu'on ne met pas impunément la pratique d'accord avec la théorie, et qu'il est fort dangereux, parmi les simples et les ignorants, d'avoir son franc parler. Il vint échouer contre la dogmatique intransigeante d'un cordonnier. On sait que ces artistes-là n'ont pas été sans influence sur le développement de la théologie moderne. Toutefois il ne se heurta ni au zèle ardent, au dévouement sans bornes d'un Georges Fox, ni aux hautes spéculations d'un Jacob Bœhme. « Mais, disent nos documents, la plupart de ces braves gens, habitués à la manne amphigourique des évangélistes, étaient plus rétifs que l'ânesse

de Balaam à la main qui voulait les conduire, et un savetier qui tenait à ce que Job ait été contemporain d'Abraham, et prétendait que Noé avait nourri des lions dans l'arche avec du foin, dénonça comme un scandale l'enseignement de son pasteur. Naturellement on sourit dans le comité ; mais il faut subir les exigences de la démocratie, et les leçons cessèrent. » « On sourit... mais les leçons cessèrent. » C'est bien ainsi qu'on procure de faciles triomphes à l'obscurantisme qu'on aurait mission d'éclairer. S'il fallait en croire certaines personnes, les évangélistes et les pasteurs en seraient réduits au rôle d'ignorantins ; étrangers à tout ce qui se passe autour d'eux, ils devraient faire leurs prônes comme les curés lisent leur bréviaire et disent leur messe. Nous aurions là ces fameuses « machines à conversions » dont Bost nous prédit l'avènement au début du Réveil.

Enhardi par les concessions qu'on se hâte de lui faire, pour gain de paix, cet esprit devient journellement de plus en plus entreprenant. Il s'est attaqué, récemment, à une institution entière, qui malheureusement à tremblé. A dire le vrai, elle s'était tant soit peu modifiée pendant ces quarante dernières années. Le temps avait radouci les angles, le dogmatisme avait tant soit peu fléchi : quelques bouffées de l'esprit de Schleiermacher pouvaient bien avoir passé par là ; mais le tout était soigneusement édulcoré pour les besoins de la longitude et de la latitude : il n'y paraissait guère. Il y paraissait, au contraire, beaucoup trop aux yeux d'un revenant des plus verts, qui, après avoir dormi pendant quarante ans le sommeil d'Epiménide, se redresse tout à coup sur son séant, armé de pied en cap,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage !

Il a donc le triste courage d'imputer à crime ce qu'on commet la faute, plus grave encore, de ne pas oser avouer rondement ! Que voulez-vous ? Il fallait vivre ! et comment vivre en ne ménageant pas les grognards écossais ? Il fallait vivre ! Nous n'en saurions vraiment pas découvrir l'absolue nécessité.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

N'est-ce pas un pauvre poète païen qui a fourni à Kant sa belle devise :

Summum crede nefas vitam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

Le piétisme est en pays huguenots une plante importée et de serre chaude ; elle ne saurait vivre à la longue, faute de puiser ses sucs dans le sol. Ce n'est pas en tremblant devant des hommes auxquels on se dispose à passer sur le corps, en Ecosse même, qu'on réussira à le sauver.

Le Savoureux ne s'était pas encore remis des coups que lui avait portés l'obscurantisme, que son église était dispersée par l'année terrible. La chapelle et les écoles furent transformées en ambulances sous la direction du pasteur, qui plus tard reçut de la ville de Paris une médaille commémorative.

Il s'établit alors à Nice, où sa prédication simple, mais pénétrante, riche d'une longue expérience chrétienne et élargie par un travail de réflexion incessant, fut très goûtée de son nouvel auditoire. C'est pendant son séjour à Nice qu'on offrit à Le Savoureux la chaire d'hébreu à la faculté de Montauban. Mais n'étant pas muni de titres réguliers, il ne crut pas devoir opposer sa candidature à celle de M. Bruston.

Des circonstances extérieures l'obligeant à quitter Nice, Le Savoureux, en 1876, ramena dans son pays natal sa chère femme déjà mourante. Ce fut une partie de lui-même qui mourut avec elle. Cette « piété sans hypocrisie » qu'il avait partout cherché à développer dans son ministère, elle l'avait eue et pour ainsi dire vécue. Une grande sensibilité de cœur unie à une certaine froideur de tempérament, de l'enthousiasme pour tout ce qui était généreux et en même temps un grand sens pratique, une réserve timide vis-à-vis des gens et des choses, mais au milieu des circonstances les plus troublées un optimisme imperturbable, autant de qualités contraires qui se faisaient équilibre en elle et lui rendaient tout naturel l'accomplissement des devoirs les plus pénibles en face desquels on a

généralement besoin de prendre de l'élan. Elle avait horreur de la phrase et plus encore du « patois de Canaan ; » son expérience de la vie ecclésiastique lui avait fait classer, nous dit-on, le commun des mortels en trois catégories : « les sots, les malins, les jaloux. » Mais le classement fait, elle ne gardait plus d'amertume dans le cœur. C'était sa philosophie. Sa religion personnelle, c'était la sincérité dans la foi. Et c'est peut-être ce trait de caractère qu'elle appréciait le plus dans son mari auquel — se souvenant sans doute de ses luttes intérieures et de ses sacrifices souvent douloureux à l'évidence de la vérité, — elle rendait sur son lit de mort ce précieux témoignage : « Tu as toujours été un noble cœur ! » Elle fut simple et vraie jusqu'au dernier moment. Comme son mari lui lisait au culte du matin, quelques jours avant sa mort, le passage de saint Paul : *Or, s'il m'est avantageux de vivre dans ce corps et ce que je dois souhaiter, c'est ce que je ne sais, car je suis pressé des deux côtés, mon désir étant de partir de ce monde et...* — « Tais-toi, mon ami, lui dit-elle. Cela me fait mal... ce n'est pas vrai pour moi... Paul n'avait pas une famille, des enfants... Moi, j'aurais voulu demeurer avec vous, pour partager vos peines et vos joies... Mais que la volonté de Dieu soit faite... » C'est d'un mouvement semblable qu'en pareille circonstance une autre femme très franche, Mme Vinet, tempéra aussi le zèle intempestif d'un chrétien très avancé.

A partir de ce moment, privé de sa « sainte femme » (l'adjectif est d'une personne étrangère à la famille) qui le complétait en le modérant, Eugène Le Savoureux perdit pour ainsi dire de plus en plus le goût de la vie. Son caractère parut se transformer, sa gaieté bien connue fit place à une certaine misanthropie, disent les étrangers. Ses parents reconnaissent qu'il s'isola, laissa tomber ses relations, sauf deux ou trois amis lointains ; lassé de la lutte, il chercha une position où il pût exercer son ministère et se livrer à l'étude, à l'abri de toute tracasserie.

Pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? en face de ces déclarations assez concordantes des étrangers et de la famille, nous inclinons à plaider au moins les circonstances atténuantes en

faveur de l'absent. Nous le ferons en empruntant le langage d'un catholique libéral qui a voulu chercher la vérité par lui-même, au lieu de s'endormir sur l'oreiller commode de la foi. Voici en quels termes il décrit les traverses du pauvre amant de la vérité : « Contraint de travailler pour vivre, le loisir et le calme lui font défaut. S'il entre dans l'enseignement, c'en est fait de son indépendance. S'il prend une carrière, il n'a plus pour l'étude qu'une attention distraite.

» La jeunesse fuit, l'âge arrive, la pauvreté devient lourde. Il est dur d'aimer la vérité plus que tout et d'être pour cela dédaigné. Ses contemporains le devancent, ses amis le délaissent, l'honorent à peine d'une indulgente compassion. Il lui faut un courage surhumain pour ne pas tomber dans la route. Que s'il rend dédain pour dédain, il s'aigrit et tourne au maniaque.

» Qu'importe au monde la vérité ? A ses yeux, l'essentiel est d'*arriver*. Pour arriver, il faut partir ou ne pas suspendre à tout propos son jugement. Entouré d'ambitions hâtives, le philosophe reste neutre ; il reçoit les coups de chacun. Les partis le repoussent, l'Eglise même le rejette.

» Il en appelle à l'opinion. Mais il s'est tenu loin de la foule ; ses amis ne peuvent le comprendre, ses adversaires le juger... Privé de conseil et d'appui, il se défie de lui même. Il est modeste, on le croit sot. Le voilà perdu pour jamais.

» Où trouvera-t-il la force, le temps, les moyens de surmonter tant de dégoûts ? Qui lui dira s'il n'a point vécu de chimères ? Doute poignant, doute cruel ! Combien en un siècle savent y résister ? Une âpre énergie le soutient. Il a vaincu les préjugés de l'enfance, les entraînements de la jeunesse, les soucis décourageants de l'âge mûr. Aimant sa patrie, ses semblables, il essaie de se faire entendre ; les sectes, les écoles conspirent contre lui. Il veut parler, nul ne l'écoute ; sa voix sans passion demeure sans écho. Il a vécu seul, il faut qu'il meure ignoré[1]. »

Comment s'étonner qu'un homme condamné à vivre d'un

[1] Jean Wallon, *Emmanuel ou la discipline de l'esprit* (discours philosophique), 1877. Voir *Critique philosophique*, p. 139, année 1878.

tel régime en ait le caractère transformé et même quelque peu aigri ? Pour jeter la pierre à de tels amants de la vérité qui souffrent de tous les échecs qu'elle subit, il faut être un homme pratique, un esprit médiocre, n'ayant jamais connu une grande passion, un petit caractère, absorbé par de petites combinaisons, un dogmaticien sceptique, se donnant tous les airs de travailler aux succès d'une cause que l'on tient pour perdue, en se gardant bien de rien faire, de peur de se compromettre, pour l'avancement de ce qu'on sait cependant être la vérité.

Un dernier désillusionnement était réservé à Eugène Le Savoureux. Ce n'est pas assez que partant de l'inspiration plénière, il fût arrivé au spiritualisme franc et net pour voir son activité compromise par le dogmatisme intraitable d'un savetier. Après avoir été un des adeptes les plus ardents, les plus conséquents des Eglises libres, il en était arrivé à mettre au dernier rang les questions ecclésiastiques, et il ne se fit aucun scrupule d'aller finir ses jours dans une Eglise nationale.

Nous touchons ici à un des points les plus délicats, les plus douloureux de notre position actuelle. Naturellement c'est dans les églises libres que le dogmatisme démocratique fait rage, et comme il y a des règlements en vigueur, les conséquences les plus pratiques peuvent en résulter. Sans doute, ces églises ont officiellement des professions de foi religieuses, morales et non dogmatiques, théologiques ; mais les mœurs ne risquent-elles pas toujours de prévaloir sur les meilleures institutions ? C'est là le péril imminent de l'heure actuelle. S'il en était temps encore, et s'il restait, hélas ! des gens pour comprendre, ce serait le moment de faire son profit de l'avertissement singulièrement opportun d'un adversaire réfléchi qui ne déclame pas, mais raisonne. « Tant que l'Eglise reste dogmatique, la séparation de l'Eglise et de l'Etat sert à peu de chose, la racine du mal n'est pas tranchée. La persécution par le bras séculier est supprimée et c'est tout : tous les autres maux que nous avons signalés se répandent sans obstacle au sein des Eglises dogmatiques séparées de l'Etat ; c'est ce que

fait connaître l'expérience[1]. » Il est certain que si le dogmatisme intolérant veut revenir à ses anciens errements, consistant à persécuter ses adversaires au lieu de leur répondre, il peut atteindre plus aisément ses fins dans une Eglise libre que dans une Eglise nationale.

Et voilà comment Eugène le Savoureux, enfant de la dessidence, fondateur d'Eglises libres, fut, dans ses vieux jours, pour trouver un peu de paix et de liberté, obligé d'entrer dans une Eglise nationale! Accueilli à bras ouverts par le président du consistoire de Paris, mais voulant entrer par la grande porte, il se refit étudiant à cinquante-cinq ans et alla à Montauban passer ses examens et soutenir sa thèse : *De l'origine du mal d'après l'Ancien Testament*, 1875.

Il n'eut qu'à se louer, nous dit-on, de son séjour dans cette forteresse de l'orthodoxie. Le contact avec la jeunesse surtout donna comme un renouveau à son esprit et à son cœur, et les étudiants d'alors ont gardé le souvenir de ces longues causeries où tout était remué avec une hardiesse qui n'étonnait que parce qu'elle s'alliait à une foi positive ; où il invectivait sans pitié les paresseux ou les peureux qui faisaient des études de théologie comme on suit un catéchisme de persévérance, pour ramener aussitôt par son sérieux ceux qui, entraînés par sa verve, étaient tentés de confondre la licence d'esprit avec l'indépendance de pensée. A quelques-uns, dans l'intimité, il ouvrait, comme le bon père de famille, le trésor de son expérience intime; leur montrant à séparer au crible de la conscience le bon grain de la paille vide; reparcourant avec eux la longue évolution de ses croyances dogmatiques pour leur prouver qu'il y a des pertes qui sont des gains, et que la vérité, celle pour laquelle il faut se dévouer, n'est pas dans tel article d'une confession de foi plus ou moins écourtée mais dans le cœur de celui qui la cherche sans hypocrisie.

C'est d'après les mêmes principes, au dire des mieux informés, qu'il avait élevé ses enfants. Il considérait leur éducation comme une partie essentielle de son ministère, et la né-

[1] Frédéric Chavannes, *Alexandre Vinet, considéré comme apologiste et moraliste chrétien*, 1883.

gligence ou la faiblesse dont font preuve à l'égard de leurs enfants tant de parents d'ailleurs très pieux, lui causaient une véritable irritation. Il tenait de sa mère, qui avait élevé six garçons, jusqu'à l'âge d'homme, dans le respect et la crainte de son autorité, des maximes pédagogiques qu'on ne trouve plus guère en vigueur qu'en Bretagne ; et la croyance au dogme de la coulpe héréditaire, qu'il avait rapportée de Genève, a pu contribuer aussi à donner, dans les premiers temps, à sa sollicitude paternelle un caractère particulièrement rigide. Mais peu à peu, à mesure que la critique effritait dans son esprit les angles du dogme calviniste, et que de leur côté ses enfants devenaient plus capables de réflexion, la discipline, que la douceur sans faiblesse de sa mère avait toujours modérée cédait de plus en plus la place à l'action morale. Non seulement il leur inspirait par son propre exemple le goût désintéressé du travail, mais encore il les associait de bonne heure à sa vie intérieure, soit dans l'intimité du culte domestique, soit dans de longues causeries qui retenaient toute la famille réunie autour de la table longtemps après que le repas était terminé. Devenu croyant à la suite d'une crise morale, il redoutait pour les siens ces illusions de piété qu'engendrent si facilement l'habitude du langage religieux et l'influence journalière d'un milieu ecclésiastique. Aussi, dès qu'ils arrivaient à l'âge où l'intelligence s'éveille, s'appliquait-il sans relâche à ramener leur attention sur les croyances que l'éducation leur avait rendues coutumières, estimant que la foi n'a de prix que si elle est un don volontaire, que la routine en matière religieuse est une impiété, et que la « glorieuse » liberté de Christ, dont parle l'apôtre, a pour premier fondement la conviction personnelle.

Ce fut certes une grande douleur pour le chrétien de voir, dans la suite qu'aucun de ses trois fils ne s'arrêtât auprès de lui sur cette voie du libre examen où il avait guidé leurs premiers pas, mais le spectacle de l'incrédulité à la fois violente et frivole dans laquelle tombent tant de jeunes gens par réaction contre le dressage piétiste qu'ils ont subi dans leur enfance, n'était pas de nature à lui faire regretter la méthode qu'il avait suivie. Il n'a jamais cessé, au contraire, de mettre la

droiture de conscience au-dessus d'une fidélité tout extérieure à des croyances religieuses qui étaient pour lui essentielles à la vie morale, mais qu'il savait être sans action sur la conduite dès qu'elles ne plongeaient plus leurs racines dans le plus profond du cœur.

A Castres, à Celles (Deux-Sèvres), à Meschers (Char.-Infér.), où il fut successivement pasteur, il se trouva représenter le parti évangélique dans un consistoire libéral. Ses collègues lui ont rendu ce témoignage qu'il était venu au milieu d'eux en homme de paix, qui, sans chercher à tout concilier, s'efforçait d'élever les questions, en mettant les grands intérêts du christianisme au-dessus des petits intérêts des partis.

C'est pendant cette période que Le Savoureux publia la plupart des articles réunis dans le présent volume [1]. Il collabora très activement à la revision récente de la version d'Osterwald (*Pentateuque*) et écrivit pour l'*Encyclopédie* l'article *Massore*. Les études exégétiques qu'il envoya à la *Revue de Montauban* ont été écrites dans un but de popularisation. En s'efforçant de faire pénétrer dans le public orthodoxe quelques aperçus critiques, il espérait contribuer pour sa part à rompre la raideur d'un dogmatisme dont l'ignorance étendait à des questions de science les affirmations absolues de la foi.

C'est à Meschers, près de Royan, dans une petite église, au bord de la mer qu'il passa ses dernières années. C'était la retraite qu'il avait rêvée pour ses vieux jours; il retrouvait sur ces falaises ensoleillées l'Océan dont le Breton a la nostalgie, comme le Suisse de ses montagnes; et dans ces bois de pins et de chênes verts, le calme, la paix et la solitude.

Une maladie de langueur le fit mourir lentement. Sachant que, s'il se rétablissait, il resterait incapable de continuer son ministère et de reprendre ses chères études, il cessa de vouloir vivre et attendit avec impatience la mort. Lorsque vint l'agonie, il écarta d'un geste ceux qui voulaient le consoler et son

[1] D'autres articles publiés dans la *Revue chrétienne* ou dans le *Bulletin théologique* (sur la *Palestine* d'Arnaud, les nouvelles versions de Paris, de Lausanne, de Perret-Gentil, sur la traduction des *Psaumes* de Bruston) n'ont pas été réimprimés.

doigt se souleva vers le ciel. Lui qui avait assisté tant de malades à leurs derniers moments, il se regardait mourir, et signalait à demi-voix, à sa fille qui le veillait, les indices de la mort qui l'envahissait. Il n'a pas éprouvé les terreurs de la mort, mais les luttes de la vie usent, les chagrins laissent des blessures et les désillusions de la mélancolie. Cet homme qu'on avait connu si gai, semblait enseveli dans la tristesse (13 juillet 1882).

(*La fin au prochain numéro.*)